

À cette heure-ci, vers neuf heures du soir, Dauterive aurait dû passer une soirée tranquille avec Marie-Anne et Joseph, dans leur vieil appartement de la rue des Juifs. Ils auraient joué aux cartes, ou alors ils auraient écouté la jeune femme lire *Le Moniteur* ou chanter un air à la mode ; ou bien ils se seraient promenés sous les arcades de la place des Fédérés pour fuir l'étouffante chaleur de ces premiers jours de mai, même si Joseph semblait de plus en plus s'ennuyer en leur compagnie. Était-ce parce que l'entrée au collège approchait et qu'il se désolait à l'avance à être séparé d'eux ? À moins qu'à douze ans maintenant, il ne rêve tout simplement d'autres occupations moins innocentes...

Toujours est-il qu'au lieu de s'occuper de Joseph, de sa compagne ou de sa fille, Dauterive s'était lancé dans une de ces enquêtes absurdes et dangereuses dont il avait le secret. Personne ne l'avait mandaté pour cela. Aucune procédure n'était en cours, il n'y avait pas de meurtre à élucider. Aucun magistrat, aucun de ses supérieurs à la gendarmerie, aucune autorité du gouvernement ne l'avait chargé de ce travail.

Et bien sûr il n'en avait parlé à personne, car nul n'aurait approuvé sa démarche, en tout cas pas quelqu'un pourvu d'un minimum de bon sens.

Pour l'instant, sa tâche, qu'il menait en solitaire pour le compte d'une des femmes les plus célèbres de la Révolution, comportait essentiellement des filatures.

Comme les jours précédents, ses pas l'avaient mené au club des Cordeliers, haut lieu de l'agitation révolutionnaire depuis maintenant quatre ans. L'homme qu'il filait s'y rendait presque chaque soir, entouré de gardes du corps. Comme toujours le club était plein à craquer. Plusieurs centaines de personnes s'entassaient dans l'ancienne chapelle de l'ex-couvent, à peine éclairée de quelques lampes à huile ou de flambeaux. Les chaînes de la Bastille au mur, le buste de Rousseau et la Déclaration des droits de l'homme, l'assistance bruyante et électrisée, rien n'avait changé depuis que Dauterive avait fait ici ses premiers pas d'enquêteur, en 1791. L'affaire avait failli très mal se terminer : repéré par des partisans de Marat, il avait échappé de peu à la mort. D'autres épreuves surmontées depuis l'avaient peu à peu persuadé qu'il était maintenant assez habile pour éviter de telles embûches.

Ce en quoi il se trompait lourdement.

L'assistance applaudit bruyamment un discoureur, qui exigeait l'arrestation et le châtiment des Girondins, ces révolutionnaires jugés trop modérés. Dans le mouvement, un gaillard d'au moins cent quatre-vingt-quinze livres, en veste de nankin débraillée sur sa chemise ouverte, pantalon rayé tricolore et chapeau à large bord, pipe au bec, manqua de renverser Dauterive. Il lui lança un regard furieux.

—Quoi ? Ma figure te déplaît à ce point ?

En temps ordinaire, le jeune officier n'aurait pas supporté un ton si agressif, mais il se contenta de sourire :

—On ne va pas se disputer, citoyen. On est tous frères ici, non ?

Le colosse grimaça à l'instant où trois ou quatre centaines de voix rugissaient de plaisir : Marat venait de faire son apparition, les bras tendus. L'ex-médecin, aujourd'hui député, attendit un moment avant de pouvoir prendre la parole, l'œil brûlant fixé sur cette foule où fleurissaient les bannières patriotiques et les bonnets rouges. La tête ceinte d'un turban plus ou moins exotique, le frac débraillé, il portait un pistolet à la ceinture.

Sa voix rauque s'éleva, puissante, mais Dauterive n'écoutait que d'une oreille. Tandis que le rédacteur en chef de *L'Ami du peuple* s'en prenait lui aussi aux Girondins, présentés comme des traîtres et des suppôts du royalisme, il observait discrètement le citoyen qu'il s'était mis en tête de suivre.

Pourquoi s'obstinait-il ? En vérité, il n'aurait su le dire.

Lorsqu'on lui avait parlé de ce particulier, il avait d'abord refusé toute idée d'enquête. Trop dangereux ! Injustifié ! Ce Simon Lebœuf n'avait commis aucun crime ; aucune rumeur publique, aucune plainte ne le visait. La justice l'ignorait, au contraire il avait plutôt bonne réputation. Il était journaliste, rédacteur en chef de *La Tribune du sans-culotte*, un journal prisé des patriotes, presque autant que *L'Ami du peuple* ou *Le Père Duchesne*. *A priori*, Dauterive n'avait nulle raison de s'intéresser à lui. Et pourtant il s'était lancé sur sa piste.

Pourquoi ? D'abord, parce qu'une dame le lui avait demandé. Mais aussi par fierté. Par provocation, presque. Il était né Victor Brunel, chevalier d'Hauteville, et au fond rien ne pouvait lui enlever son arrogance, cette certitude naïve d'appartenir à une race supérieure, faite pour commander ou combattre. Or cet aspect de son caractère avait été très contraint ces dernières années. Certes, il était libre et il servait la Révolution, selon son cœur, mais il devait sans cesse mettre ses pas dans ceux de ses mentors, La Fayette autrefois, Danton aujourd'hui. Lui, qui rêvait tant d'indépendance, se sentait désormais leur pantin. Il n'était pas son propre maître et cela lui pesait. Ainsi, sans réellement le formuler, il avait voulu reprendre la main sur sa propre existence en entamant ce travail, quitte à prendre bien des risques inutiles et à délaisser les siens, une fois encore.

Malgré le portrait très sombre qu'on avait dressé de lui, Lebœuf lui semblait au contraire, à l'observer, un homme rieur et d'agréable compagnie. Assez mince, bien proportionné, il mesurait cinq pieds tout juste, la démarche vive, toujours revêtu d'une longue redingote couleur puce, assortie

d'un tricorne à cocarde tricolore. Il ne cherchait pas à singer l'homme du peuple, comme tant d'autres politiques : il arborait culottes, bas noirs et chaussures carrées, à la façon d'un commerçant ou d'un modeste clerc.

Dauterive le vit s'amuser avec ses amis tandis que Marat moquait ou insultait ses ennemis girondins : le vieux Roland et sa *catin* Manon (l'expression déplut au jeune homme, qui en rougit presque de honte et de colère), puis Brissot, Barbaroux et d'autres. Des brûle-sucre répugnants, des charlatans, des valets de la Cour, la lie des départements ! Lebœuf et ses amis Cordeliers approuvaient à grand bruit. Dauterive les imita à contrecœur (toute autre réaction eût été suspecte), mais il était effaré. Comment en était-on arrivé là ? Comment les Montagnards et les Girondins, patriotes sincères, avaient-ils pu se diviser à un tel point ? Entre ces deux ailes de la gauche de l'Assemblée, il ne s'agissait plus désormais de querelles ou d'invectives, mais de haine et d'appel au meurtre.

À la demande de ses amis, Simon Lebœuf se fraya un chemin jusqu'à la tribune que venait d'abandonner Marat. De loin, Dauterive le vit agiter les mains pour réclamer l'attention.

— Mes amis ! s'écria-t-il lorsque le silence fut revenu. Le citoyen Marat a parlé avec finesse, mais c'est un bon bougre à poil qu'on réclame. Quelqu'un qui cause comme vous autres, mes frères ! Alors me voilà !

De gros rires lui répondirent, dont ceux, nombreux, de femmes. Le journaliste était très apprécié des dames, et il le leur rendait bien. Ce qui n'empêchait pas les hommes de rechercher son amitié. Il était bon buveur, bon mangeur, s'exprimait simplement et se montrait affable avec chacun, même avec les gens du commun.

Cette popularité rendait l'entreprise de Dauterive particulièrement périlleuse : il avait beau être capitaine de gendarmerie et appartenir au Comité de sûreté générale, l'organe policier de la Convention, il ne bénéficierait d'aucune indulgence s'il était surpris à espionner Lebœuf. On l'accuserait probablement

d'être un agent royaliste, et il finirait pendu à la lanterne, sans autre forme de procès.

Il repoussait cependant cette éventualité, et la croyait même impossible, tant il était certain d'avoir pris toutes les précautions. Voilà plusieurs années qu'il menait des missions très délicates, souvent clandestines, au service du pouvoir. Il s'en était toujours tiré et ne voyait pas de raisons pour que cela cesse. D'ailleurs, qui l'aurait remarqué, parmi cette populace surexcitée ?

Sur l'estrade, Lebœuf s'en prenait violemment à Manon Roland, l'épouse de l'ex-ministre de l'Intérieur.

—Une chatte ! s'écria-t-il d'une voix retentissante. Oui, citoyens, la femme Roland, c'est une chatte ! Une petite chatte en chaleur, qui ronronne aux pieds des aristocrates et des jean-foutre. (Des huées couvrirent sa voix, si bien qu'il dut s'interrompre.) Et leur lécher les pieds... et le reste ! (Cascades de ricanements.) Et c'est cette crénom de chatte-là qui voudrait mener la France par le bout du nez, exactement comme elle mène son cornard de mari !

Le vacarme contraignit Lebœuf à faire une pause. Debout sur l'estrade, il savourait son triomphe, les yeux scintillants et la figure écarlate, comme rougie par le plaisir. Pour la première fois depuis qu'il le suivait, Dauterive avait une bonne raison de le détester. Sous le masque du brave citoyen prompt à rire de tout, Simon Lebœuf était un être frustré, violent, un rancunier qui détestait les gens à l'aise. Cette façon répugnante d'évoquer l'épouse de l'ancien ministre, ce n'était pas de la politique. C'était de la méchanceté, de la jalousie pure. Roland et les députés girondins représentaient tout ce que lui-même et son public sans-culotte ne seraient jamais, c'est-à-dire des gens riches et éduqués, des lettrés pour qui la Révolution n'était pas seulement un moyen de faire carrière.

—Oui, reprit Simon Lebœuf à la tribune de sa voix de stentor, combien de temps devons-nous supporter ces canailles ?!

Une huée lui répondit, ramenant Dauterive à la réalité.

Autour de lui, il sentait l'exaspération, les effluves de sueur et de vin.

— Bien sûr, que c'est eux la canaille ! Eux, et pas nous ! (Rugissement de joie.) Eux, les gibiers de guillotine ! Traître, Brissot ! Traître, Coco Roland ! Bon Dieu, je vous le dis : vous finirez tous sur la grande bascule, bande d'assassins du peuple !

Le capitaine se haïssait d'être là. Il aurait voulu gifler tous ces braillards, cette racaille qui jouissait de ce torrent d'insanités. Il aurait voulu monter à la tribune et sabrer Lebœuf devant leurs yeux.

Depuis la chute de la royauté, l'influence des sans-culottes ne cessait de grandir. Ces militants intransigeants ne supportaient aucune contradiction. Ils dictaient leur loi à la Commune de Paris et dans les sections¹ par l'entremise de Comités de surveillance, qu'ils contrôlaient intégralement. Ils terrorisaient les assemblées électorales. Ils perturbaient les séances de la Convention, hurlant et tempêtant dans les tribunes, armés de piques et de sabres. Il fallait bien de l'audace à un modéré pour les contredire en public. S'il osait le faire, les insultes et les coups pleuvaient à la sortie de l'hémicycle. Et le lendemain dans leur presse, son nom était traîné dans la boue et il se retrouvait menacé de mort.

Beaucoup de ces sans-culottes arboraient une sorte d'uniforme associant bonnet rouge, carmagnole, chemise ouverte, pantalons et sabots. L'essentiel étaient artisans, tailleurs, cordonniers, menuisiers, plâtriers ou maçons. Dauterive ne les aimait pas. Il ne les comprenait pas. Il leur déniait cette prétention d'incarner le peuple et la Révolution. Il abhorrait leur discours, qui était : s'attaquer à nous, c'est s'attaquer à la Révolution, et donc, c'est trahir et mériter le rasoir national. Mais ils étaient puissants, et craints même par le gouvernement. Quelques semaines plus tôt, Danton, l'homme fort du

1. Paris est divisé en 48 sections révolutionnaires, l'équivalent des arrondissements actuels dans la capitale.

Comité de salut public, avait créé à leur insistance un Tribunal révolutionnaire afin de châtier les ennemis du peuple, les aristocrates, les prêtres, les Girondins, les profiteurs de guerre, les riches et les spéculateurs. L'austère Fouquier-Tinville, un ancien magistrat du Châtelet, avait déjà envoyé à l'échafaud place du Carrousel une dizaine de prétendus conspirateurs, dont un cocher et une cuisinière.

Son discours fini, Lebœuf redescendit dans la foule sous les acclamations. Les chefs sans-culottes et les dirigeants de la Commune de Paris le félicitèrent, Marat, Hébert, Chaumette. Dauterive en avait plus qu'assez maintenant. Ses filatures n'avaient rien donné. Certes, Simon Lebœuf était détestable, un prêcheur de haine, un cynique qui flattait les bas instincts du peuple pour gagner son pain. C'était odieux, mais aucune loi ne l'interdisait. Quant aux accusations à son encontre, elles n'avaient aucun fondement. Ses investigations ne menaient à rien. Pourquoi s'obstiner ?

Un clubiste avait remplacé Lebœuf au perchoir, un dénommé Momoro, imprimeur et membre de la Commune de Paris. Il suscita moins d'intérêt que son prédécesseur, et l'assemblée se clairsema rapidement. Le capitaine, qui surveillait sa cible du coin de l'œil, le vit gagner la sortie, bras dessus bras dessous avec l'un de ses fidèles. Il le suivit, accompagné de militants qui se dispersaient lentement, à la lueur jaunâtre des lanternes publiques. Il se sentait las, à la limite de l'écœurement. Il était temps de mettre un terme à cette ridicule enquête, de regagner son domicile, rue des Juifs, d'y retrouver Joseph et Marie-Anne, de passer du temps avec eux. Il n'avait qu'à tourner les talons vers la Seine. Dans vingt minutes, il serait chez lui. Demain, il irait parler à Manon Roland – puisque c'était pour elle qu'il travaillait secrètement depuis une semaine. Il lui dirait qu'il n'avait rien trouvé contre Lebœuf et qu'il ne pouvait pas l'aider...

Il jeta un dernier regard vers la rue de la Liberté, où le journaliste causait avec un grand personnage. Quelques instants

plus tard, il s'éloigna enfin, fine silhouette dans sa longue redingote.

Une idée vint soudain à l'esprit du capitaine.

En une semaine de filature, c'était la première fois qu'il le voyait seul, la nuit. C'était parfaitement inhabituel. Son instinct d'enquêteur reprit immédiatement le dessus. Simon Lebœuf marchait à bonne allure, en direction du nouveau Panthéon dédié aux grands hommes de la patrie.

Il lui emboîta le pas...

Prenant là l'une des décisions les plus stupides de sa jeune carrière.

À cette heure, en pleine semaine, la plupart des rues étaient presque désertes, surtout dans cette partie de Paris où se trouvaient de nombreux établissements religieux, Carmélites, Oratoriens, Capucins ou Filles de la Providence. Tout cela étant à l'abandon depuis qu'on avait interdit les ordres et les congrégations, les rues baignaient dans l'ombre et le silence, et Dauterive n'eut aucun mal à garder en vue la mince silhouette du citoyen Lebœuf, qui avançait d'un pas décidé, cent toises devant. Ce qui ne l'arrangeait pas vraiment, car il lui était difficile de se dissimuler dans ces conditions. À tout prendre, il aurait préféré que le journaliste opte pour des lieux plus fréquentés du centre, comme le Palais-Royal ou les tripots vers la Courtille.

Arrivé au bas de la rue d'Enfer, qui traversait les faubourgs jusqu'à la barrière, Simon Lebœuf s'arrêta brusquement, contraignant Dauterive à se jeter à l'entrée d'une cour. Il percevait dans son dos l'odeur caractéristique des habitations parisiennes, mêlant relents de nourriture, crasse et déjections, ce parfum de promiscuité et de pauvreté qui ne disparaissait jamais, même au plus froid de l'hiver.

À deux cents pas de là, le journaliste ne bougeait plus. Son visage apparut soudain en pleine nuit, rougi par la flamme d'un briquet. Il aspira une bouffée de tabac qu'il recracha longuement. C'était la première fois que Dauterive le voyait fumer, et il en fut surpris. Pourquoi ici, en plein milieu de la rue ? S'agissait-il d'une sorte de signal à l'attention de personnes

qui les auraient suivis ? Il inspecta l'artère. Il lui sembla distinguer une silhouette. Mais, observant plus longuement, il ne vit personne. Une illusion sans doute.

Tout était inhabituel ce soir. Lebœuf s'était isolé. Il fumait. Le capitaine allait peut-être enfin découvrir quelque chose.

Sa pipe à peine entamée, le rédacteur en chef la vida en toquant le fourneau contre son talon, dans une gerbe d'étincelles. Puis il reprit son avancée, non vers la barrière d'Enfer comme ses premiers pas le suggéraient, mais vers l'est de la ville, dans un dédale de ruelles toujours plus étroites où dormaient nombre de vagabonds. Il évitait de les piétiner tout en conservant une allure soutenue, les longs pans de son frac flottant sur ses talons, telles des voiles décarguées.

Dauterive commençait à étouffer sous sa redingote en laine. La sueur roulait sur son visage, son souffle raccourcissait. Selon ses estimations, ils arrivaient quelque part dans le faubourg Saint-Marcel, l'un des plus miséreux de la capitale – et la Révolution n'y avait rien changé. S'ils continuaient, ils aboutiraient vers La Salpêtrière, cette prison-mouroir pour femmes déclassées ou folles, voire directement à la Seine. À cet endroit les rives du fleuve n'étaient que fange et vastes dépôts, où il ne faisait pas bon s'attarder la nuit. Pourquoi Lebœuf s'y rendait-il ? Il habitait section des Gravilliers, rive droite. Ce détour n'avait aucun sens.

Ils débouchèrent sur une placette fermée d'un côté par l'enceinte d'un hôtel particulier, et de l'autre par plusieurs murs clôturant des jardins. Un unique réverbère trouait les ténèbres et sous ce réverbère, une silhouette attendait, impassible. Dauterive s'arrêta net. Il était encore temps de renoncer. De tourner les talons et de se fondre dans la ville.

Mais il n'en fit rien. Au contraire, il s'approcha lentement du citoyen Lebœuf qui patientait, les bras croisés. Les deux hommes s'observèrent tout en reprenant leur souffle. Des rires d'ivrognes trouèrent le silence, très loin.

—Alors, l'ami. Ça fait une semaine que tu me file le train. On peut savoir pourquoi ?

Le petit homme parlait d'une voix forte, sans la moindre émotion. Dans l'ombre, son visage semblait de pierre. Dauterive sentit une goutte de sueur chatouiller l'arête de son nez cassé et s'immobiliser au bout. Sa jambe droite tremblait d'énervement. Voilà plusieurs jours qu'il se préparait à cette confrontation. Il s'était imaginé une excuse toute prête, quelque chose de vague et d'invérifiable. Par exemple, qu'il travaillait pour le Comité de sûreté générale, qu'il connaissait Danton et Charpier, qu'il menait une certaine enquête clandestine, et que...

Deux silhouettes se dessinèrent, vers le mur d'enceinte de l'hôtel particulier.

Puis deux autres derrière lui, bloquant sa retraite.

Il recula d'un pas, le cœur au bord des lèvres.

Simon Lebœuf ne l'avait certainement pas conduit jusqu'ici pour une simple discussion. Il aurait eu cent fois l'occasion de le faire avant ce soir. Le jeune homme observa les lieux d'un coup d'œil. Tout était éteint. Pas une lumière aux fenêtres. Une ruelle d'accès, celle par laquelle ils étaient arrivés ; une autre pour fuir, s'il parvenait à se débarrasser de ces cinq hommes.

Ce qui lui parut hautement improbable.

—Je travaille pour le Comité de sûreté générale, lâcha-t-il d'une voix légèrement enrouée, histoire de gagner un peu de temps. Tu peux vérifier, citoyen, j'ai ma carte.

Lebœuf ne répondit rien. Il se contenta d'avancer lentement dans sa direction, quittant ainsi l'éclairage public pour entrer dans l'ombre.

Dauterive crut deviner son sourire.

—Danton craint pour ta sécurité, reprit-il. Il m'a envoyé veiller sur toi.

L'étau se resserrait. Les quatre gardes du corps le cernaient, maintenant.

D'un signe, Lebœuf les arrêta.

—Vraiment ? Tu travailles pour Danton ?

—J'ai ma carte. Regarde si tu ne me crois pas. Je te conduis chez lui ce soir si tu veux.

—Et tu t'appelles comment ?

—Dauterive. Je surveille les Cordeliers. On m'a signalé des espions royalistes. Danton te le confirmera.

L'histoire était plausible. Depuis des mois, Paris grouillait de machinations et de complots, certains imaginaires, d'autres bien réels.

—Des espions qui me surveillent, moi ?

—Si tu ne me crois pas, voyons Danton. À moins que sa garantie ne te suffise pas.

Il inventait au fur et à mesure, semant un peu de vrai dans un brouillard d'inventions. Effectivement, il œuvrait pour le compte du Comité de sûreté générale, une sorte de ministère de l'Intérieur bis. Quant à Danton, l'homme fort de l'exécutif, il le connaissait, pour avoir plusieurs fois travaillé sous ses ordres. Les deux hommes s'estimaient. Pour peu qu'il lui explique sincèrement la situation, le politique l'aiderait certainement à se débarrasser de Leboeuf en confirmant ses affabulations. Malgré ses envolées populistes, l'ancien avocat n'aimait guère les sans-culottes. Il se méfiait du peuple et tenait à distance les Leboeuf ou les Marat, qui avaient tant fait couler le sang en septembre à force d'appeler la foule parisienne à Dieu sait quelle vengeance.

Oui, Danton l'appuierait, le jeune homme n'en doutait pas.

Leboeuf pesait le pour et le contre. Tout dépendait de sa réaction. S'il entrait dans son jeu, le capitaine renoncerait à son enquête et tout rentrerait dans l'ordre. S'il ne le croyait pas, les choses risquaient de très mal tourner...

Pendant un long moment, il examina Victor...

Puis il éclata de rire.

—Sacré bon Dieu ! Dire que j'ai failli avaler tes sornettes ! Tu te fous bien de moi, hein, sous tes airs de sainte-nitouche. C'est vrai qu'on te donnerait le bon Dieu sans confession. Ton nom, c'est quoi déjà ? Dauterive ? Bien. Il paraîtra demain

dans *La Tribune*. En première page ! Un bon Dieu de Girondin et de royaliste. Ça te plaira, tu verras. Mais avant ça, mes amis et moi, on va t'arranger le portr...

Dauterive l'avait saisi par les revers du frac en relevant le genou. Il perçut l'écrasement de ses parties molles, le hurlement strident de son adversaire, son recul d'un pas, puis sa chute. Comme dans un rêve, il vit flotter les pans de sa longue redingote, il vit voler son tricorne, puis il entendit le craquement du crâne contre un gros pavé.

Après un temps de sidération, les sbires de Lebœuf se ruèrent sur lui. Il avait eu le temps d'anticiper, et n'eut pas trop de mal à les contourner pour gagner l'extrémité de la placette, où il s'enfonça dans une ruelle au sol inégal, fangeux par endroits, craignant par-dessus tout de s'empêtrer. Ils étaient au moins quatre à le suivre. Il entendait leur cavalcade et leurs jurons. Ils lui ordonnaient de s'arrêter et de se rendre, ils criaient à l'assassin, dans l'espoir sans doute d'attirer l'attention d'une patrouille ou de citoyens honnêtes, mais à cet endroit de Paris, on ne pouvait guère compter là-dessus.

La frayeur lui donnait des ailes. Au bout d'un moment, il eut l'impression que ses poursuivants n'étaient plus que deux, puis un seulement. Sa course l'avait mené dans le cœur du faubourg Saint-Victor, tout aussi miséreux que Saint-Marcel. Ce n'étaient que des maisons banales miséreuses, noires, entrecoupées de passages aux odeurs fétides, d'enclos mal entretenus. Parfois des ombres déguerpissaient à son arrivée. Le dernier coureur se laissa distancer. Par moments Dauterive l'entendait à peine. Puis il comprit qu'il était seul et reprit le pas, hors d'haleine, trempé de sueur, la gorge en feu.

Il connaissait cette partie de la ville, non loin de l'ancien Jardin royal des plantes. L'air y était plus pur que dans le faubourg. Il percevait nettement la senteur des végétaux, la fraîcheur des arbres. Il lui arrivait souvent de s'y promener, avec Marie-Anne et les enfants. Parfois, il venait seul. Assis à l'ombre des platanes ou des cèdres, il lisait ou croquait les

passants dans son carnet de notes. On ouvrirait bientôt là un Muséum d'histoire naturelle et une ménagerie d'animaux sauvages, en remplacement de celle de Versailles.

L'inquiétude le taraudait maintenant. Après un tel épisode, Lebœuf serait probablement hors de lui et voudrait se venger. Il rendrait son nom public, il l'accuserait de tous les maux. Il le livrerait à la vindicte des troupes sans-culottes. Peut-être valait-il mieux aller voir Danton, dès ce soir ? Lui expliquer comment il avait cédé aux demandes pressantes de Manon Roland ? Le tribun comprendrait. S'il ne parvenait pas à lui parler, Charpier l'aiderait. Il l'aiderait à obtenir une mission en province, le temps que les choses se calment à Paris...

Le capitaine interrompit sa marche, surpris. Une silhouette l'attendait, immobile dans la rue Saint-Victor, tout près de bâtiments du Jardin royal des plantes. Une fine silhouette en longue redingote : Lebœuf, qui tenait une lame en main. Un peu de sang lui coulait du front.

Une lueur scintillait au fond de ses yeux. Une lueur de meurtre. Il se rua sur Dauterive.